

Allocution de M. le Professeur Joseph Maïla Recteur de l'Institut catholique de Paris

L'institut catholique de Paris est très heureux de s'associer à la célébration de cet anniversaire de la *Revue des Études Augustiniennes*. Avec l'Université Paris IV et le CNRS, il est fier de co-patronner le colloque qui se tient aujourd'hui à la Sorbonne à l'occasion du cinquantenaire de la *Revue des Études Augustiniennes*. Cette revue qui fait aujourd'hui autorité est le fleuron de la recherche augustinienne. À son actif : un travail continu sur le monde d'Augustin, mais aussi sur l'Antiquité chrétienne et le Haut Moyen Âge. Le prestige de cette revue n'a d'égal que les services qu'elle rend à la recherche et aux chercheurs. Je n'en veux pour preuve que l'apport inestimable des recensions du « Bulletin augustinien » à la documentation et à l'interprétation de la pensée augustinienne.

L'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui est donc d'abord celui d'un travail continué. Il faut féliciter ici tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont rendu possible, au fil des ans, la poursuite de l'effort de recherche et de publication autour de la *Revue des Études Augustiniennes*. Il faut surtout se féliciter de l'inscription du colloque de ce jour dans le cadre d'une synergie où de multiples instances et organismes apportent leur contribution à la recherche autour d'Augustin et d'une meilleure connaissance de l'Antiquité chrétienne.

Le colloque de ce matin coïncide aussi avec un véritable engouement pour Augustin et les études augustiniennes. Augustin est certes de tous les temps. Nos contemporains semblent toutefois redécouvrir l'attrait pour l'homme et pour son œuvre. Le renouveau d'intérêt que l'on peut observer depuis des années à présent doit sans doute à la mutation d'époques que nous vivons de nous situer sur des registres de temporalités et de problématiques identiques à ceux qu'Augustin a connus. Pour nous aussi l'histoire est une croisée de chemins. Pour nous aussi la chute du Mur de Berlin signe l'entrée dans un monde inconnu, comme l'impensable prise de Rome avait achevé de faire basculer le monde d'Augustin. L'ébranlement de la pensée n'est pas loin lui aussi qui nous pousse à mettre en avant de nouvelles approches conceptuelles, de nouvelles explications et à penser, tel Augustin en son temps, à la jointure des mondes. Augustin, penseur d'une nouvelle économie de la Cité au moment où l'Histoire titube, bifurque,

semble perdre de son sens et sortir des voies d'une interprétation convenue : n'est-ce pas, d'une certaine manière, nos intellectuels énonçant une « fin de l'histoire » ou cherchant à appréhender l'émergence d'une nouvelle condition historique ? Comme évêque et comme philosophe platonicien, comme homme d'Église et comme intellectuel, Augustin avait à sa manière répondu que l'histoire excédait l'événement et que l'économie de la Cité post-romaine relevait d'une « autre » histoire, « d'une aventure de la raison et de la grâce », pour reprendre l'expression d'André Mandouze. Il avait posé que la distinction des ordres pouvait introduire à l'idée des deux Cités. C'était, en réalité, s'emparer des défis posés à la *ratio* occidentale et l'interroger à frais nouveaux dans sa double composante gréco-romaine et judéo-chrétienne. La crise de la raison moderne ne se joue pas aujourd'hui dans les mêmes termes. Mais le sens de l'histoire qui se fait se pose avec la même acuité qu'au temps d'Augustin pour nos contemporains. De même qu'un questionnement portant sur les valeurs et sur les idéaux de civilisation se fait jour. Notre philosophie de l'histoire s'en trouve ébranlée qui se cherche entre l'universalisme supposément retrouvé d'un modèle sociétal et l'affirmation emblématique de modèles différenciés de rationalités, de droits et sociétés.

Notre monde n'est plus celui d'Augustin, dira-t-on. À quoi bon risquer des comparaisons qui n'ont pas lieu d'être ? La question est toute de sagesse. Mais en vérité, si la comparaison entre l'époque d'Augustin et la nôtre n'est pas sans danger, elle n'est pas non plus sans fondement. Car, à l'instar de la période qui s'ouvre pour nous, le temps d'Augustin fut lui aussi un temps d'incertitude. Comme Augustin pourrait nous le suggérer, c'est une *peregrinatio*, l'idée d'un cheminement qui nous est imposée. L'homme de la mondialisation est en chemin, pèlerin d'un genre nouveau dans un monde nouveau. Il est condamné à marcher et à inventer les chemins d'un devenir dont il devine les traits mais dont il veut éviter les écueils. Un homme en constante mobilité, étranger à lui même dans un monde qui est sien mais qu'il n'est pas sûr de reconnaître dans sa destination ultime. Car la condition de l'homme moderne est pérégrination. Sans doute parce que la mondialisation se confond avec la mobilité. Et que l'espace dans lequel l'homme se meut s'est contracté et comme lui-même déplacé. Mais fondamentalement, parce que la pérégrination est quête de savoir et de sens, « désir de patrie » pourrait-on ajouter. Irrespectueusement. Car, pour Augustin, cette quête pérégrinante, « *in via, in patria* », était d'abord une espérance spirituelle. Mais n'est-ce pas quelque chose de la quête d'un autre cheminement d'humanité qui nous pousse aujourd'hui. Un chemin de dépassement sans cesse renoué, qui nous ferait entrevoir dans les anfractuosités de l'histoire une autre histoire et dans les commencements un autre commencement. Semblable à cette intuition d'Augustin qu'aimait à citer Hannah Arendt selon laquelle l'humanité renaît sans cesse à elle-même à chaque fois qu'une « créature neuve fait son apparition au milieu du *continuum* temporel en tant que quelque chose d'entièrement nouveau »...

En ce jour de colloque, l'hommage le plus insigne que l'on puisse rendre à Augustin serait de le considérer comme l'homme des commencements. En un temps où tout bouge, Augustin n'aurait pas dédaigné de se retrouver parmi les guetteurs d'espérances nouvelles.

Augustin, notre frère. Augustin, notre contemporain.